À mon Bon-Papa
et à Marie Tondelier

Illustration de couverture : Frédéric Rébéna

©Je Bouquine, 2001 (dans une version plus courte)
© Bayard Éditions Jeunesse, 2002
© Bayard Éditions, 2009
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-0660-6
Dépôt légal : octobre 2002

Dix-huitième édition
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

Je hais l'école.
Je la hais plus que tout au monde.
Et même plus que ça encore…
Elle me pourrit la vie.

Jusqu'à l'âge de trois ans, je peux dire que j'ai été heureux. Je ne m'en souviens plus vraiment, mais, à mon avis, ça allait. Je jouais, je regardais ma cassette de *Petit Ours Brun* dix

fois de suite, je dessinais et j'inventais des milliards d'aventures à Grodoudou, mon chien en peluche que j'adorais. Ma mère m'a raconté que je restais des heures entières dans ma chambre à jacasser et à parler tout seul. J'en conclus donc que j'étais heureux.

À cette époque de ma vie, j'aimais tout le monde, et je croyais que tout le monde s'aimait. Et puis, quand j'ai eu trois ans et cinq mois, patatras ! l'école.

Il paraît que, le matin, j'y suis allé très content. Mes parents avaient dû me bassiner avec ça pendant toutes les vacances : « Tu as de la chance mon chéri, tu vas aller à la grande école… » « Regarde ce beau cartable tout neuf ! C'est pour aller dans ta belle école ! » Et gnagnagna… Il paraît que je n'ai pas pleuré.

(Je suis curieux, je pense que j'avais envie de voir ce qu'ils avaient comme jouets et comme Légo…) Il paraît que je suis revenu enchanté à l'heure du déjeuner, que j'ai bien mangé et que je suis retourné dans ma chambre raconter ma merveilleuse matinée à Grodoudou.

Eh bien, si j'avais su, je les aurais savourées, ces dernières minutes de bonheur, parce que c'est tout de suite après que ma vie a déraillé.

– On y retourne, a dit ma mère.

– Où ça ?

– Eh bien… À l'école !

– Non.

– Non quoi ?

– Je n'irai plus.

– Ah bon… Et pourquoi ?

– Parce que ça y est, j'ai vu comment c'était, et ça ne m'intéresse pas. J'ai plein de trucs à faire dans ma chambre. J'ai dit à Grodoudou que j'allais lui construire une machine spéciale pour l'aider à retrouver tous les os qu'il a enterrés sous mon lit, alors je n'ai plus le temps d'y aller.

Ma mère s'est agenouillée, et j'ai secoué la tête.
Elle a insisté, et je me suis mis à pleurer.
Elle m'a soulevé, et je me suis mis à hurler.
Et elle m'a donné une claque.

C'était la première de ma vie.
Voilà.
C'était ça, l'école.
C'était le début du cauchemar.

Cette histoire, j'ai entendu mes parents la raconter un milliard de fois. À leurs amis, aux maîtresses, aux profs, aux psychologues, aux orthophonistes et à la conseillère d'orientation. Et à chaque fois que je l'entends, ça me rappelle que je ne le lui ai jamais construit, son détecteur d'os, à Grodoudou.

Maintenant j'ai treize ans et je suis en sixième. Oui, je sais, il y a quelque chose qui ne va pas. Je vous explique tout de suite, ce n'est pas la peine de compter sur vos doigts. J'ai redoublé deux fois : le CE2 et la sixième.

L'école, c'est toujours le drame à la maison, vous pouvez imaginer… Ma mère pleure et mon père m'engueule, ou alors c'est le contraire, c'est ma mère qui m'engueule et

mon père qui ne dit rien. Moi, ça me rend malheureux de les voir comme ça, mais qu'est-ce que je peux faire ? Qu'est-ce que je peux leur dire dans ces cas-là ? Rien. Je ne peux rien dire parce que si j'ouvre la bouche, c'est pire que tout. Eux, ils ne trouvent qu'une chose à répéter comme des perroquets : « Travaille ! »
« Travaille ! » « Travaille ! » « Travaille ! » « Travaille ! »

D'accord, j'ai compris. Je ne suis pas complètement crétin, quand même. Je voudrais bien travailler ; mais l'ennui, c'est que je n'y arrive pas. Tout ce qui se passe à l'école, c'est comme si c'était du chinois pour moi. Ça rentre par une oreille et ressort par l'autre. On m'a emmené voir des milliards de docteurs,

pour les yeux, pour les oreilles, et même pour le cerveau. Et la conclusion de tout ce temps perdu, c'est que j'ai un problème de concentration. Tu parles ! Moi je sais très bien ce que j'ai, il suffit de me le demander. Je n'ai pas de problème. Je n'en ai aucun. C'est juste que ça ne m'intéresse pas.
Ça ne m'intéresse pas. Point à la ligne.

J'ai été heureux une seule année à l'école, c'était en grande section de maternelle avec une maîtresse qui s'appelait Marie. Elle, je ne l'oublierai jamais.
Quand j'y repense, je me dis que Marie est devenue institutrice juste pour continuer à faire ce qu'elle aimait dans la vie, c'est-à-dire bricoler, créer et fabriquer des choses. Je l'ai tout de suite aimée. Dès le premier matin du pre-

mier jour. Elle portait des vêtements qu'elle avait cousus elle-même, des pulls qu'elle avait tricotés et des bijoux qu'elle avait inventés. Il ne se passait pas une journée sans que nous ramenions quelque chose à la maison : un hérisson en papier mâché, un chat avec une bouteille de lait, une souris dans une coquille de noix, des mobiles, des dessins, des peintures, des collages… C'était une maîtresse qui n'attendait pas le jour de la fête des Mères pour nous demander de mettre la main à la pâte. Elle disait qu'une journée réussie était une journée où l'on avait produit quelque chose. Quand j'y pense, je me dis que cette année de bonheur est aussi à l'origine de tous mes malheurs parce que c'est à ce moment-là que j'ai compris une chose très simple : rien ne m'intéressait plus au

monde que mes mains et ce qu'elles pouvaient fabriquer.

Pour en finir avec Marie, je sais aussi ce que je lui dois. Je lui dois un CP à peu près convenable. Parce qu'elle avait bien compris à qui elle avait affaire. Elle savait que les larmes me montaient facilement aux yeux quand il s'agissait d'écrire mon prénom, que je ne retenais rien et que c'était l'horreur pour moi de réciter une comptine. À la fin de l'année, le dernier jour, je suis allé lui dire au revoir. Ma gorge était serrée et j'avais du mal à parler. Je lui ai tendu mon cadeau, c'était un super pot à crayons avec un tiroir pour les trombones, un autre pour les punaises, un endroit pour poser sa gomme et tout ça. J'avais passé des heures à le mettre au point et à le décorer. Je voyais bien

que ça lui faisait plaisir et qu'elle avait l'air aussi émue que moi. Elle m'a dit :

– Moi aussi j'ai un cadeau pour toi, Grégoire…

C'était un gros livre. Elle a ajouté :

– L'année prochaine, tu seras chez les grands, dans la classe de Mme Daret, et il faudra que tu t'appliques beaucoup… Tu sais pourquoi ?

J'ai secoué la tête.

– Pour pouvoir lire tout ce qu'il y a là-dedans…

Une fois chez moi, j'ai demandé à ma mère de me lire le titre. Elle a mis ce gros livre sur ses genoux, et elle a dit :

– *1 000 activités pour les petites mains*. Ouh là là, que de bazar en perspective !

J'ai détesté Mme Daret. J'ai détesté le son de sa voix, ses façons et sa sale manie d'avoir toujours des chouchous. Mais j'ai appris à lire parce que je voulais fabriquer l'hippopotame en boîte d'œufs de la page 124.

Sur mon bulletin de fin de maternelle, Marie avait écrit :

« Ce garçon a une tête en forme de passoire, des doigts de fée et un cœur gros comme ça. On devrait réussir à en faire quelque chose. »

C'était la première et dernière fois de ma vie qu'un membre de l'éducation nationale ne me saquait pas.

*
**

De toute façon, j'en connais plein, des gens qui n'aiment pas ça. Vous, par exemple, si je vous demande : « Tu aimes l'école ? » Vous allez secouer la tête et me répondre que non, c'est évident. Il n'y a que les super fayots pour dire oui, ou alors ceux qui sont tellement bons que ça les amuse de venir tous les matins tester leurs capacités. Mais sinon… Qui aime *vraiment* ça ? Personne. Et qui déteste *vraiment* ça ? Pas grand-monde non plus. Si. Il y a ceux qui sont comme moi, ceux qu'on appelle des cancres et qui ont tout le temps mal au ventre.

Moi, j'ouvre les yeux au moins une heure avant que mon réveil sonne, et pendant une heure je sens mon mal de ventre qui enfle, qui enfle… Au moment de descendre de mon lit superposé, j'ai tellement mal au cœur que j'ai

l'impression d'être sur un bateau en pleine mer. Le petit déjeuner est un supplice. En vérité, je ne peux rien avaler, mais comme ma mère est toujours sur mon dos, je prends des biscottes. Dans le bus, mon mal de ventre se transforme en une boule très dure. Si je rencontre des copains et qu'on parle de *Zelda,* par exemple, ça va un peu mieux, la boule diminue, mais si je suis seul, elle m'étouffe. Mais le pire du pire, c'est quand j'arrive sous le préau. C'est *l'odeur* de l'école qui me rend le plus malade. Les années passent et les lieux changent, mais l'odeur reste la même. Une odeur de craie et de vieilles baskets mélangées, qui me prend à la gorge et me soulève le cœur.

La boule commence à fondre vers quatre heures, et elle a complètement disparu quand

j'ouvre de nouveau la porte de ma chambre. Elle revient quand mes parents rentrent et qu'ils viennent me poser des questions sur ma journée et fouiller dans mon sac pour vérifier mon agenda et mon carnet de correspondance, mais en moins fort, parce qu'avec eux j'ai l'habitude des crises maintenant.

Enfin, non, je suis en train de mentir là… Je ne m'y habitue pas du tout. Les crises se succèdent, et je n'arrive pas à m'y faire. C'est assez pénible. Comme mes parents ne s'aiment plus des masses, ils ont besoin de s'engueuler tous les soirs ; et comme ils ne savent pas comment commencer, ils se servent de moi et de mes notes pourries comme prétexte. C'est toujours la faute de l'un ou de l'autre. Ma mère reproche à mon père de n'avoir jamais pris le temps de s'occuper de moi, et mon père lui

répond que c'est sa faute à elle. Qu'elle m'a trop gâté.

J'en ai marre, mais j'en ai marre…
J'en ai marre à un point que vous ne pouvez même pas imaginer.

Dans ces moments-là, je me bouche les oreilles de l'intérieur, et je me concentre sur ce que je suis en train de construire : un vaisseau spatial pour Anakin Skywalker avec mes Légo *System*, ou un appareil pour presser les tubes de dentifrice avec mon Meccano, ou une pyramide géante en Kaplas. Après, il y a le supplice des devoirs. Si c'est ma mère qui m'aide, elle finit toujours par pleurer. Si c'est mon père, c'est toujours moi qui finis par pleurer.

Je vous raconte tout ça, je ne voudrais pas que vous pensiez que mes parents sont nuls ou qu'ils s'acharnent sur moi, non, non, ils sont super, enfin super… Ils sont normaux, quoi. C'est juste l'école qui gâche tout. D'ailleurs, c'était pour ça que je ne notais que la moitié des devoirs sur mon agenda l'année dernière, c'était pour éviter toutes ces crises et ces soirées de malheur. C'était vraiment la seule raison, mais je n'ai pas osé la dire à la directrice du collège quand je me suis retrouvé en larmes dans son bureau. C'est bête.

De toute façon, j'ai bien fait de me taire. Qu'est-ce qu'elle aurait compris, cette grosse dinde ? Rien, puisqu'elle m'a renvoyé le mois suivant.

Elle m'a renvoyé à cause du sport.

Il faut dire que je déteste le sport presque autant que l'école. Pas tout à fait, mais presque. C'est sûr, vous me verriez, vous comprendriez mieux pourquoi les tatamis et moi, ça fait deux ! Je ne suis pas très grand, pas très gros et pas très fort. Je dirais même plus : je ne suis pas très grand, pas très gros et tout mou-goudou.

Ça m'arrive de mettre mes mains sur mes hanches et de me regarder dans la glace en gonflant mon torse. C'est assez surprenant, on dirait un ver de terre en train de faire du body-building, ou bien celui qui veut s'engager dans *Astérix légionnaire* : on croit qu'il est un peu baraqué, mais quand il enlève son manteau en peau de bête, on se rend compte que c'est un

pur gringalet. Quand je vois mon reflet, c'est à lui que je pense.

Mais, bon, je ne peux pas me prendre la tête avec *tout* dans la vie, il faut bien lâcher du lest sur certaines choses, sinon, je deviendrais carrément neuneu. Et le lest, c'est en E.P.S. que je l'ai lâché l'année dernière. Rien que d'écrire ces mots, la banane me monte au visage… Car c'est à Mme Berluron et à ses cours d'E.P.S. que je dois les plus merveilleux fous rires de ma vie.

Ça a commencé comme ça :
– Dubosc Grégoire, a-t-elle dit en zyeutant son carnet.
– Oui.

Je savais que j'allais encore foirer l'enchaînement et me couvrir de ridicule. Je me demandais quand tout cela finirait.
Je me suis avancé, et les autres se mettaient déjà à ricaner.
Mais ils ne se moquaient pas de ma nullité, pour une fois, ils riaient à cause de ma dégaine. J'avais oublié mes affaires, et comme c'était la troisième fois du trimestre, j'avais emprunté la tenue du frère de Benjamin pour ne pas être collé. (J'ai été plus collé en un an que vous ne le serez jamais de toute votre vie !) Ce que je ne savais pas, c'est que le frère de Benjamin était un clone du Géant vert et qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-dix…
Me voilà donc en train de me dandiner dans un survêtement XXL et des tennis taille 45. Inutile de dire que j'avais mon petit succès…

– Qu'est-ce que c'est que cette tenue, encore ? a gueulé la mère Berluron.

J'ai pris mon air niais, et j'ai dit :

– Ben, je comprends pas, madame, la semaine dernière, ça m'allait bien… Je comprends pas…

Elle semblait excédée :

– Vous allez me faire une double roulade avant, pieds joints.

J'ai fait une première galipette catastrophique, et j'ai perdu une tennis. J'ai entendu les autres se marrer, alors, pour leur faire plaisir, j'en ai fait une deuxième, et je me suis débrouillé pour envoyer l'autre godasse au plafond.

Quand je me suis relevé, on voyait un bout de mon slip parce que mon pantalon avait glissé. Mme Berluron était toute rouge, et ceux de ma classe, morts de rire. D'entendre tous ces rires,

ça a été comme un déclic parce que, pour une fois, ce n'étaient pas des rires méchants, c'étaient des rires super, comme au cirque, et c'est à partir de ce cours-là que j'ai décidé d'être le clown du cours de gym. Le bouffon de Mme Berluron. D'entendre les gens rire grâce à vous, ça fait chaud au cœur et, après, c'est comme une drogue : plus les gens rient, plus vous avez envie de les faire rire.

Mme Berluron m'a collé si souvent qu'il n'y avait plus de pages dans mon carnet de correspondance. À la fin, je me suis même fait renvoyer à cause de tout ça, mais je ne regrette rien. Grâce à elle, je me suis senti un tout petit peu heureux à l'école, un tout petit peu utile.

Il faut dire que j'ai fichu un bazar pas possible. Avant, personne ne voulait de moi dans son

équipe parce que j'étais trop nul, et, après, ils se battaient pour m'avoir parce qu'avec mes pitreries je déstabilisais les adversaires. Je me souviens d'un jour où l'on m'avait mis dans les buts… Quelle crise… Quand le ballon approchait, j'escaladais les filets de la cage comme un singe affolé en hurlant de terreur, et quand je devais le remettre en jeu, je me débrouillais toujours pour envoyer le ballon derrière moi et nous recoller un but direct.

Une fois même, je me suis jeté en avant pour récupérer un ballon. Bien sûr, je ne l'ai pas touché, mais quand je me suis relevé, je mâchais une touffe d'herbe, comme une vache, en faisant « meuhhhh ». Ce jour-là, Karine Lelièvre a fait pipi dans sa culotte, et j'ai été collé deux heures… Mais ça valait le coup.

J'ai été renvoyé à cause du cheval d'arçon. C'est assez troublant d'ailleurs parce que, pour une fois, je ne faisais pas le mariolle. On devait sauter sur ce gros machin en mousse en s'accrochant aux poignées, et quand ça a été mon tour je m'y suis mal pris et je me suis fait hyper mal à la… enfin au… enfin, vous avez compris ce que je veux dire… J'avais la bistouquette en compote, quoi. Bien sûr, les autres ont cru que je faisais semblant de dire « ouyouyouyouyouoûûûûûû » pour les faire rire, et Berluron m'a traîné directement chez la dirlo. J'étais plié en deux de douleur, mais je n'ai pas pleuré.

Je ne voulais pas leur faire ce plaisir.

Mes parents non plus ne m'ont pas cru, et quand ils ont su que j'avais été mis à la porte

pour de bon, ça a été ma fête. Pour une fois, ils criaient dans la même direction et ils s'en sont donné à cœur joie.

Quand enfin ils m'ont laissé repartir dans ma chambre, j'ai fermé la porte, et je me suis assis par terre. Je me suis dit : « Soit tu montes sur ton lit et tu pleures. Et tu aurais raison de pleurer parce que ta vie ne vaut rien et que toi non plus tu ne vaux rien et que tu pourrais mourir tout de suite sans problème. Soit tu te relèves et tu construis quelque chose. » Ce soir-là j'ai fabriqué une bête monstrueuse avec plein de cochonneries que j'avais récupérées sur un chantier, et je l'ai appelée la « Berlue-Poilue ».

Ce n'était pas très malin, je vous l'accorde, mais ça m'a fait du bien et puis ça m'a évité de mouiller mon oreiller.

***

Le seul qui m'ait consolé à ce moment-là, c'est mon grand-père. Ce qui n'a rien d'étonnant d'ailleurs parce que mon grand-Léon m'a toujours consolé de tout depuis que je suis haut comme trois pommes et que j'ai l'âge de l'accompagner dans son cagibi.

Le cagibi de mon grand-Léon, c'est toute ma vie. C'est mon refuge et ma caverne d'Ali Baba. Quand ma grand-mère nous casse un peu les pieds, il se tourne vers moi et chuchote :

– Grégoire, ça te dirait, une petite virée à Léonland ?

Et nous filons en douce sous les sarcasmes de ma grand-mère :

– C'est ça ! Va donc intoxiquer ce petit…

Il hausse les épaules et répond :

– Je t'en prie Charlotte, je t'en prie. Nous nous isolons, Grégoire et moi, parce que nous avons besoin de calme pour réfléchir.

– Et pour réfléchir à quoi, on peut savoir ?

– Moi, je réfléchis à ma vie passée, et Grégoire à sa vie future.

Ma grand-mère se retourne en ajoutant qu'elle préférerait être sourde plutôt que d'entendre ça. Ce à quoi mon grand-père répond toujours :

– Mais, mon cœur, tu es *déjà* sourde.

Mon grand-Léon est aussi bricoleur que moi, sauf que lui, en plus, il est intelligent. En classe, c'était une bête : il a toujours été le premier en tout et il m'a avoué un jour qu'il n'avait jamais travaillé le dimanche (« Pourquoi ? – Parce que je n'en avais pas envie, tiens. ») Il était le premier en maths, en français, en latin, en anglais, en histoire, en tout ! À dix-sept ans, il a été admis à l'École Polytechnique, qui est la plus difficile de France. Et ensuite, il a construit des choses gigantesques : des ponts, des échangeurs d'autoroutes, des tunnels, des barrages, etc. Quand je lui demande ce qu'il faisait exactement, il rallume son mégot et réfléchit tout haut :

– Je ne sais pas. Je n'ai jamais su définir ma fonction… Disons que l'on me demandait de relire des plans et de donner mon avis : est-ce

que le truc en question allait se casser la gueule, oui ou non ?

– C'est tout ?

– C'est tout, c'est tout… C'est déjà pas mal, mon gars ! Si tu dis non, et que le barrage s'effondre quand même, tu as vraiment l'air d'un con, crois-moi !

Le cagibi de mon grand-père est l'endroit où je suis le plus heureux au monde. Pourtant ce n'est pas grand-chose : un cabanon, fait de planches et de tôles ondulées, au fond d'un jardin, où l'on a trop froid l'hiver et trop chaud l'été. J'essaie d'y aller le plus souvent possible. Pour bricoler, pour emprunter des outils ou des morceaux de bois, pour voir mon grand-Léon au travail (en ce moment il construit un meuble sur mesure pour un restaurant), pour

lui demander des conseils ou juste comme ça, pour rien. Pour le plaisir de venir m'asseoir dans un endroit qui me ressemble. Tout à l'heure, je vous parlais de l'odeur de l'école qui me donnait envie de vomir ; eh bien, là, c'est le contraire, quand j'entre dans ce réduit encombré, j'ouvre grand mes narines pour respirer l'odeur du bonheur. L'odeur du cambouis, de la graisse, du radiateur électrique, du fer à souder, de la colle à bois, du tabac et du reste. C'est délicieux. Je me suis promis qu'un jour j'arriverais à la distiller et j'inventerais un parfum que j'appellerais « Eau de Cagibi ».
Pour le respirer quand la vie me fera des misères.

Quand il avait su que je redoublais mon CE2, mon grand-Léon m'avait pris sur ses genoux et

m'avait raconté l'histoire du lièvre et de la tortue. Je me souviens très bien comme j'étais blotti contre lui et combien sa voix était douce :

– Tu vois, mon grand, personne ne misait un kopeck sur cette fichue tortue, elle était beaucoup trop lente… Et pourtant, c'est elle qui a gagné… Et tu sais pourquoi elle a gagné ? Elle a gagné parce que c'était une petite bonne femme courageuse et vaillante. Et toi aussi, Grégoire, tu es courageux… Je le sais, je t'ai vu à l'œuvre. Je t'ai vu rester des heures et des heures dans le froid à poncer un bout de bois ou à peindre tes maquettes… Pour moi, tu es comme elle.

– Mais on nous demande jamais de poncer à l'école ! avais-je répondu en sanglotant. On

nous demande que des trucs impossibles à faire !

Quand il a appris pour la sixième, ce n'était plus le même son de cloche.

Je suis arrivé chez eux comme d'habitude, et il ne m'a pas répondu quand je l'ai salué. Nous avons mangé en silence et, après le café, il ne se décidait pas à sortir.

– Grand-Léon ?

– Quoi ?

– On va au cagibi ?

– Non.

– Pourquoi non ?

– Parce que ta mère m'a annoncé la mauvaise nouvelle…

– …

– Je ne te comprends pas ! Tu détestes l'école, et tu fais tout pour y rester le plus longtemps possible…

Je ne répondais rien.

– Mais tu n'es pas aussi abruti qu'on le dit, quand même !… Si, tu l'es ?

Il me parlait durement.

– Oui.

– Oh que ça m'énerve, ça ! Bien sûr, c'est plus facile de se dire qu'on est nul et ne rien faire ! Bien sûr ! C'est une fatalité ! C'est si simple de penser qu'on est maudit ! Alors quoi ? Quels sont tes projets maintenant ? Tu vas redoubler la cinquième, et puis la quatrième et, avec un peu de chance, tu auras ton bac pour tes trente ans !

Je tripotais le coin d'un coussin sans oser lever les yeux.

– Non, vraiment, je ne te comprends pas. En tout cas, ne compte plus sur le vieux Léon. J'aime les gens qui prennent leur vie en main, moi ! Je n'aime pas les feignants qui se font plaindre, et puis qui sont renvoyés pour indiscipline ! Ça n'a pas de sens ! Renvoyé d'abord, et redoublant ensuite. Bravo ! Joli tableau. Je te félicite. Quand je pense que je t'ai toujours défendu… Toujours ! Je disais à tes parents d'avoir confiance, je te trouvais des excuses, je t'encourageais ! Je vais te dire quelque chose, mon ami : c'est plus facile d'être malheureux qu'heureux, et moi, tu m'entends, je n'aime pas les gens qui choisissent la facilité, je n'aime pas les geignards !

Sois heureux, merde ! Fais ce qu'il faut pour être heureux !

Et il s'est mis à tousser. Ma grand-mère a accouru, et je suis sorti.

Je suis allé dans le cagibi. J'avais très froid. Je me suis assis sur un vieux bidon, et je me suis demandé ce que je pouvais bien faire pour prendre ma vie en main.

Je voulais bien *tout* construire, mais là, j'avais un problème : je n'avais ni projet, ni modèle, ni plans, ni matériaux, ni outils, ni rien. J'avais juste un poids énorme sur le cœur qui m'empêchait de pleurer. Avec mon Opinel, j'ai gravé quelque chose sur l'établi de mon grand-père, et je suis reparti chez moi sans leur dire au revoir.

***

À la maison, la crise a été plus longue, plus bruyante et plus angoissante encore que d'habitude. On était à la fin du mois de juin, et aucun collège ne voulait me prendre en septembre. Mes parents s'arrachaient les cheveux et se crêpaient le chignon. C'était fatigant. Et moi, je me tassais tous les jours un peu plus. Je me disais qu'à force de me faire tout petit comme ça, à force d'essayer de me faire oublier, j'allais peut-être finir par disparaître complètement et que tous mes problèmes seraient résolus d'un coup.

J'avais été renvoyé le 11 juin. Au début, je suis resté à traîner chez moi toute la journée. Le matin, je regardais la Cinquième ou les Téléachats (ils ont toujours des objets incroyables,

aux Téléachats) et l'après-midi je relisais des vieilles bédés ou j'avançais un puzzle de 5 000 pièces que m'avait offert ma tante Fanny.

Mais j'en ai eu vite marre. Il fallait que je me trouve quelque chose pour m'occuper les mains… Alors, j'ai inspecté la maison pour voir s'il n'y avait pas des améliorations à envisager. J'avais souvent entendu ma mère se plaindre du repassage en disant que son rêve serait de pouvoir le faire assise. Je me suis donc attelé au problème.

J'ai démonté le pied de la table à repasser, qui l'aurait empêchée de glisser ses jambes dessous, j'ai calculé la hauteur, et je l'ai fixée sur quatre pieds en bois comme s'il s'était agi d'un bureau normal. Ensuite, j'ai récupéré les

petites roues d'une vieille table roulante que j'avais trouvée sur le trottoir d'en face la semaine d'avant, et je les ai fixées sur une chaise dont on ne se servait plus. Je lui ai même arrangé le plateau où elle posait son fer parce qu'elle venait de changer de modèle. Elle s'était acheté une centrale vapeur Moulinex, et je me doutais que le plateau ne serait plus assez solide. Ça m'a pris deux bonnes journées. Après, je me suis attaqué au moteur de la tondeuse. Je l'ai entièrement démonté, nettoyé, puis remonté pièce par pièce. Elle a démarré du premier coup. Mon père ne voulait pas me croire, mais je savais bien que ce n'était pas la peine de la ramener chez Jardiland, que c'était juste un problème de saleté.

Ce soir-là, au dîner, l'ambiance était plus détendue. Ma mère m'avait fait un croque-madame, mon plat préféré, pour me remercier, et mon père n'avait pas allumé la télé.

C'est lui qui a parlé le premier :

– Tu vois, ce qui est agaçant avec toi, bonhomme, c'est que tu es doué quand même… Alors, qu'est-ce qu'on peut faire pour toi, pour t'aider ? Tu n'aimes pas l'école, c'est un fait. Mais l'école est obligatoire jusqu'à seize ans, tu le sais, ça ?

J'ai hoché la tête.

– C'est un cercle vicieux : moins tu travailles, et plus tu détestes l'école ; plus tu la détestes, et moins tu travailles… Comment vas-tu t'en sortir ?

– Je vais attendre d'avoir seize ans, et je remonterai mes manches.

– Mais tu rêves, là ! Qui t'embauchera ?

– Personne, je le sais, mais j'inventerai des choses, et j'en fabriquerai d'autres. Je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre.

– Oh, ne crois pas ça ! Bien sûr, tu n'as pas besoin d'être aussi riche que l'oncle Picsou, mais il t'en faudra quand même plus que tu ne penses. Il te faudra acheter des outils, un atelier, un camion… que sais-je encore ? Peu importe, laissons là cette histoire d'argent pour le moment, ce n'est pas ça qui me préoccupe. Parlons plutôt de tes études… Grégoire, ne fais pas la grimace comme ça, regarde-moi, s'il te plaît. Tu n'arriveras à rien sans un minimum de connaissances. Imagine que tu inventes un truc formidable. Il faudra que tu déposes un brevet, n'est-ce pas ? Et donc que tu le rédiges en français correct… Et puis, on n'apporte pas

une invention comme ça, il faudra des plans, des échelles, des cotes pour être pris au sérieux, sinon tu vas te faire piquer ton idée en moins de deux…

– Tu crois ?

– Je ne crois pas, j'en suis sûr.

Tout cela me laissait perplexe, je sentais confusément qu'il avait raison.

– Parce que, vous savez, j'en ai une d'invention qui pourrait assurer ma richesse et celles de mes enfants, et même la vôtre peut-être…

– De quoi s'agit-il ? demanda ma mère en souriant.

– Vous me jurez de garder l'info top secret ?

– Oui, dirent-ils ensemble.

– Jurez-le.

– Je le jure.

– Moi aussi.

– Non, dis « Je le jure », maman.

– Je le jure.

– Alors voilà… En fait, ce serait des chaussures spécialement conçues pour les gens qui marchent en montagne… Il y aurait un petit talon amovible. Tu le mettrais en position normale quand tu grimpes, tu l'enlèverais quand c'est plat, et tu le repositionnerais au moment de descendre, mais pas au même endroit, devant, sous les orteils, comme ça, tu resterais toujours en équilibre…

Mes parents ont acquiescé.

– C'est pas idiot, son truc, a dit ma mère.

– Il faudrait que tu te mettes en cheville avec un magasin comme Décathlon…

Ça me faisait plaisir de sentir qu'ils s'intéressaient à moi. Mais le charme a été rompu quand mon père a ajouté :

– Et pour commercialiser ta merveille, il faudra que tu sois bon en maths, en informatique et en économie… Tu vois, on en revient à ce que je te disais tout à l'heure…

J'ai continué à m'agiter comme ça jusqu'à la fin du mois de juin. J'ai aidé nos nouveaux voisins à déblayer leur jardin. J'ai arraché tant de mauvaises herbes que mes doigts avaient enflé et étaient devenus verdâtres. On aurait dit les mains de Hulk.

Nos voisins s'appelaient M. et Mme Martineau. Ils avaient un fils, Charles, qui avait juste un an de plus que moi. Mais je ne m'entendais pas avec lui. Il était toujours scotché à sa console ou à ses feuilletons débiles et, à chaque fois qu'il m'adressait la parole, c'était

pour me demander en quelle classe je serais l'année prochaine. Ça devenait légèrement agaçant, à la fin.

Ma mère continuait de passer des coups de téléphone pour trouver l'établissement qui aurait la grande, l'immense bonté de daigner m'accepter en septembre. Tous les matins, nous recevions des tonnes de prospectus dans la boîte aux lettres. Des belles photos sur papier glacé qui vantaient les mérites de tel ou tel collège.

C'était pathétique et totalement mensonger. Je les feuilletais en secouant la tête, je me demandais surtout comment ils avaient fait pour prendre en photo des élèves en train de sourire. Soit ils les avaient payés, soit on était en train de leur annoncer que leur prof de français

venait de tomber dans un ravin. Il n'y avait qu'une école qui me plaisait, mais elle était située à Pétaouchnoque-les-Oies, du côté de Valence. Sur les photos, les élèves n'étaient pas assis derrière un pupitre à sourire niaisement. On les voyait dans une serre, en train de rempoter des plantes ou à côté d'un établi en train de couper des planches de bois, et eux, ils ne souriaient pas, ils étaient concentrés. Ça avait l'air pas mal, mais c'était un lycée technique.
Mon mal de ventre revenait sans crier gare.

M. Martineau m'a fait une proposition : l'aider à décoller son vieux papier peint contre un salaire. J'ai accepté. Nous sommes allés chez Kiloutou, et nous avons loué deux décolleuses à vapeur. Sa femme et Charles étaient partis en

vacances et mes parents travaillaient. Nous étions tranquilles.
Nous avons fait du bon boulot ; mais quelle fatigue ! Surtout que c'était la canicule. Être dans la vapeur quand il fait 30° à l'ombre, je ne vous dis pas… Un vrai sauna ! J'ai bu de la bière pour la première fois de ma vie et j'ai détesté ça.
Grand-Léon, qui passait par là, est venu nous donner un coup de main. M. Martineau était ravi. Il disait : « Nous sommes des travailleurs de force, mais vous, vous êtes un homme de l'art, monsieur Dubosc… » En effet, mon grand-père a mis son nez dans tous les problèmes délicats de plomberie et d'électricité pendant que nous suions à grosses gouttes en proférant des tonnes de gros mots.

M. Martineau disait souvent : « merdus merda merdum merdorum merdis merdis » (c'est du latin).

Finalement, mes parents m'ont inscrit au collège Jean-Moulin, juste à côté de chez nous. Au début, ils ne voulaient pas m'y envoyer parce qu'il a mauvaise réputation. Il paraît que le niveau est nul et que les élèves se font racketter, mais comme c'était le seul à m'accepter, ils n'ont pas eu le choix. Ils ont déposé mon dossier scolaire et je suis allé au Photomaton me faire tirer le portrait. J'avais vraiment une sale gueule sur ces petites photos. Je me disais qu'ils allaient être contents de leur nouvelle recrue au collège Jean Moulin : un mec de treize ans en sixième avec les mains de

Hulk et la tête de Frankenstein… Ça, c'était une bonne affaire !

Le mois de juillet a filé à toute allure. J'ai appris à poser du papier peint. J'ai appris à badigeonner les lés de colle (j'ai appris le mot « lé » !). J'ai appris à les replier convenablement, à manier la roulette pour écraser les bords et à maroufler pour éviter les cloques. J'ai appris des tonnes de choses. Je peux dire aujourd'hui que je suis un as de la colle Perfax et du papier à rayures. J'ai aidé mon grand-père à démêler des fils électriques et à faire des essais :

– Ça marche ?

– Non.

– Et là ?

– Non.

– Merde. Et là ?
– Oui.

J'ai préparé des sandwichs de soixante centimètres de long, j'ai verni des portes, changé des fusibles et écouté Les Grosses Têtes pendant un mois. Un mois de bonheur.
Il aurait fallu que ça ne s'arrête jamais, et qu'en septembre je commence un autre chantier avec un autre patron… C'était ce à quoi je pensais quand je mordais dans mon sandwich au saucisson : encore trois ans à tirer, et bonsoir la compagnie.
Trois ans, c'est long.

Et puis il y avait autre chose qui me tracassait, c'était la santé de grand-Léon. Il toussait de plus en plus souvent, de plus en plus long-

temps et s'asseyait pour un oui ou pour un non. Ma grand-mère m'avait fait promettre que je l'empêcherais de fumer mais je n'y arrivais pas. Il me répondait :
– Laisse-moi ce plaisir, Toto. Après, je serai mort.
Ce genre de réponse me rendait fou.
– Non, Toto, c'est *à cause* de ce plaisir que tu vas mourir !
Il rigolait :
– Depuis quand tu te permets de m'appeler Toto, Toto ?
Quand il me souriait comme ça, je me souvenais qu'il était la personne que j'aimais le plus au monde et qu'il n'avait pas le droit de mourir. Jamais.

Le dernier jour, M. Martineau nous a invités, mon grand-père et moi, dans un très bon restaurant et ils ont fumé deux super gros cigares après le café. Je n'osais pas penser au chagrin de sa Lolotte si elle avait vu ça…

Au moment de nous séparer, mon voisin m'a tendu une enveloppe :

– Tiens. Tu l'as bien mérité, va…

Je ne l'ai pas ouverte tout de suite. Je l'ai ouverte sur mon lit quand je suis revenu chez moi. Elle contenait deux cents euros. Quatre billets orange… Ça m'a laissé tout abasourdi : je n'avais jamais eu ni même vu autant d'argent de ma vie. Je ne voulais pas en parler à mes parents parce qu'ils allaient me casser les pieds avec mon livret de caisse d'épargne. J'ai caché les billets dans un endroit où personne au monde n'aurait eu l'idée de les

chercher et j'ai commencé à cogiter, cogiter, cogiter…

Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir m'acheter avec tout ça ? Des moteurs pour mes maquettes ? (Ça vaut la peau des… euh… du dos.) Des bandes dessinées ? Le logiciel « Cent constructions extraordinaires » ? Un blouson Timberland ? Une scie sauteuse pendulaire Bosch ?

Ces quatre gros billets me donnaient le tournis, et quand nous avons fermé la maison le 31 juillet au soir pour partir en vacances, j'ai passé plus d'une heure à chercher une planque assez sûre. J'étais comme ma mère qui tournait en rond avec les chandeliers en argent de sa grand-tante entre les mains. Je crois que nous étions un peu ridicules tous les deux. Je crois

que les voleurs sont toujours plus malins que nous…

⁂

Je n'ai rien d'extraordinaire à vous raconter à propos de ce mois d'août. Je l'ai juste trouvé bien long et bien ennuyeux. Comme tous les ans, mes parents avaient loué un appartement en Bretagne et, comme tous les ans, j'ai dû remplir des pages et des pages de cahier de vacances.
Passeport pour la sixième, le Retour.

Je passais des heures à mâchonner mon stylo en regardant les mouettes. Je rêvais que je me transformais en mouette. Je rêvais que je volais jusqu'au phare rouge et blanc, tout là-bas. Je

rêvais que je devenais copine avec une hirondelle et qu'au mois de septembre, le 4 par exemple – comme par hasard juste le jour de la rentrée ! –, nous partions ensemble pour les pays chauds. Je rêvais que je traversais les océans, je rêvais que nous all…
Et je secouais la tête pour revenir à la réalité.
Je relisais mon problème de maths, une histoire débile de sacs de plâtre à empiler, et je rêvais encore : une mouette venait s'oublier sur l'énoncé… Splotch ! une grosse fiente blanche qui pourrirait toute la page.
Je rêvais à tout ce que je pouvais faire avec sept sacs de plâtre…
Bref, je rêvais.

Mes parents ne surveillaient pas de trop près mon travail. C'étaient leurs vacances à eux

aussi, et ils n'avaient pas envie de prendre un coup de chaud en essayant de déchiffrer mes pattes de mouche. Tout ce qu'ils exigeaient de moi, c'était que je reste enfermé tous les matins, le cul sur une chaise et derrière un bureau.
Tout cela n'avait aucun sens. Je recouvrais les pages de ce fichu cahier de dessins, de croquis et de plans délirants. Je ne m'ennuyais pas, c'était juste que ma vie ne me faisait aucun effet. Je me disais : être là ou ailleurs, quelle importance ? Je me disais aussi : être ou n'être pas, quelle importance ? (Comme vous pouvez le constater, je suis une quiche en maths, mais je me défends pas mal en philosophie !)

L'après-midi, j'allais à la plage avec ma mère ou avec mon père, mais jamais avec les deux en même temps. Ça aussi, ça faisait partie de

leur plan de vacances : ne pas être obligés de se supporter toute la journée. Il se passait quelque chose de pas vraiment génial entre mes parents. Il y avait souvent des sous-entendus, des réflexions ou des remarques piquantes qui nous plongeaient tous dans un profond silence. Nous étions une famille toujours de mauvaise humeur. Je rêvais de rires et de blagues à table, comme dans la pub pour « L'ami du petiiiit déjeuner, l'amiii Ricoééééé », mais je ne me faisais aucune illusion.

Quand il a fallu faire nos valises et ranger la maison, il y a eu comme un soulagement dans l'air. C'était débile. Dépenser tant d'argent et partir si loin pour être finalement soulagé de rentrer… Je trouvais ça débile.

⁂

Ma mère a récupéré ses chandeliers, et moi mes sous. (Maintenant je peux vous le dire, j'avais roulé les billets, et je les avais glissés dans la sarbacane de mon vieil Action man !)
Les feuilles ont jauni, et mon mal de ventre est revenu.

J'allais donc au collège Jean-Moulin.
Je n'étais pas le plus vieux de ma classe, et encore moins le plus nul. Je me la coulais douce. Je restais dans le fond et j'évitais de croiser la route des gros caïds de l'école. J'ai abandonné l'idée d'un blouson Timberland parce que je me doutais bien que je ne l'aurais pas gardé très longtemps par ici…

L'école ne me rendait plus tellement malade, pour la bonne raison que je n'avais plus l'impression d'aller à l'école. J'avais l'impression d'aller dans une espèce de garderie-zoo, où l'on parquait deux mille adolescents du matin jusqu'au soir. Je végétais en permanence. J'étais choqué par la façon dont certains élèves s'adressaient aux profs. Je bougeais le moins possible. Je comptais les jours.

À la mi-octobre, ma mère a pris un coup de sang. Elle ne supportait plus l'absence de mon (ou ma, je n'ai jamais su !) prof de français. Elle ne supportait plus mon vocabulaire, elle disait que je devenais de plus en plus bête chaque jour. Bête à manger du foin. Elle ne comprenait pas pourquoi je ne ramenais jamais de notes, et surtout, elle devenait hystérique

quand elle venait me chercher à cinq heures et qu'elle voyait des garçons de mon âge en train de fumer des joints sous les arcades de la galerie marchande.

Donc, grosse crise à la maison. Cris, larmes et morve à volonté.

Et, en conclusion, la pension.

Après une soirée houleuse, mes parents avaient décidé d'un commun accord de m'envoyer en pension. Super.

Cette nuit-là, j'ai serré les dents.

Le lendemain, c'était mercredi. Je suis allé chez mes grands-parents. Ma grand-mère m'avait préparé des petites pommes sautées comme j'aime et mon grand-Léon n'osait pas m'adresser la parole. L'ambiance était morose.

Après le café, nous sommes allés dans son cagibi. Il a glissé une cigarette entre ses lèvres sans l'allumer.

– J'arrête, m'a-t-il avoué. Je ne fais pas ça pour moi, tu penses, je fais ça pour mon emmerdeuse de femme…

J'ai souri.

Ensuite il m'a demandé de l'aider à visser des charnières ; et quand, enfin, j'ai eu l'esprit bien occupé, il a commencé à me parler tout doucement :

– Grégoire ?

– Oui.

– Alors, tu vas aller en pension, on m'a dit ?

– …

– Ça ne te plaît pas ?

– …